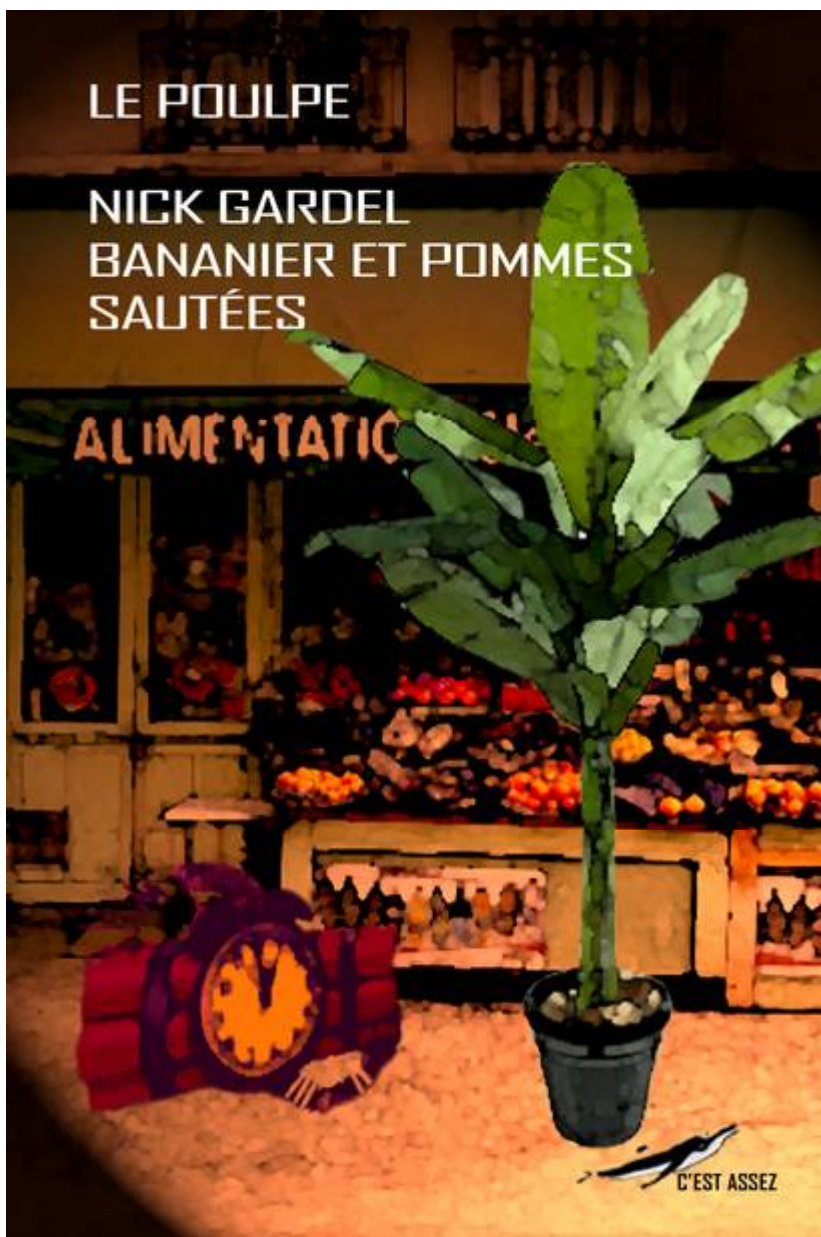


LE POULPE

NICK GARDEL
BANANIER ET POMMES
SAUTÉES

ALIMENTATION



C'EST ASSEZ

Bananier et pommes sautées

Une nouvelle du Poulpe

par Nick Gardel

– Qu'est-ce qu'il a ? Il fait la gueule ?

– Il rumine.

– Ça broute un poulpe ?

– Pas la moindre idée de ce que ça bouffe ces bestioles. Mais je peux te garantir que celui-là il n'est pas dans un bon jour. Ce n'est déjà pas un fan de la période sirupeuse de Noël, mais ce n'est rien à côté du jour de l'An.

– C'est pas un festif ton calamar ?

– Poulpe.

– Ouais, bin j'ai jamais pigé la différence. Calamar, poulpe, seiche, encornet, c'est kif-kif, chair élastique, tentacules et compagnie. Pourquoi ça le rend morose la Saint Sylvestre ?

– Avec lui on ne sait jamais vraiment. Un jour c'est grand beau, mot d'esprit, répartie et bonne humeur. Le lendemain, c'est ce que tu vois là. Une masse amorphe qui filerait le bourdon à l'amicale des miraculés de Lourdes.

– Et pourtant c'est des joyeux les cathos décabosés. J'en ai connu un, une fois, il avait retrouvé l'usage de ses mains après un pèlerinage. Il sortait de dix ans de pignole assistée, même avec le remboursement de la sécu, ça fait un budget ! Justement ton pote là, ça serait pas une peine de cœur qui le rend chagrin ?

– C'est possible aussi. Sa régulière a sorti la carte « famille en province » pour échapper aux illuminations de la Capitale.

– Du coup, ton poulpe, il termine l'année en se mettant la ventouse sur l'oreille. Putain, les histoires tristes ça me fait toujours le même effet.

– Tu vas chialer ?

– Non, ça me donne soif. Tu me remets la ptite sœur ?

– Grande famille...

– C'est pas toi qui va t'en plaindre Gérard ! Et puis faut valoriser les familles nombreuses. Un pays qui vieillit, c'est un pays qui meurt.

– C'est ça... Picole pour la France. N'importe quoi, lui.

Le vieux chien Léon leva les oreilles et émit une plainte sourde. Personne ne s'en rendit compte, mais le chant geignard du canidé précéda de quelques secondes la déflagration étouffée qui provenait de la rue. Les habitués du « Pied de porc à la Sainte Scolasse » perçurent néanmoins très nettement l'onde de choc qui suivit l'explosion. D'autant plus que la vitrine principale se fissa d'une grande zébrure avant de tomber en morceaux acérés dans un fracas de fin du monde.

* * *

Gabriel Lecouvreur fut un des premiers dans la rue. La longueur démesurée de ses membres lui permettait des enjambées plus efficaces que le commun

des mortels. Le pavé ressemblait à celui d'un village normand après un bombardement aux grandes heures des réjouissances mondiales. Commerçants et clients du cru s'agglutinaient prudemment sur le macadam, curieux, mais encore craintif sur le caractère unique de la secousse. Une fumée noire montait vers les cieux au bout de la rue et déjà des débris hétéroclites avaient envahi la chaussée.

Incongrue, une pomme trônait parmi les gravats, indemne, rescapée, miraculée. Gabriel la ramassa, dans un geste machinal. Des cageots éventrés se consumaient çà et là. Le sol était jonché d'une invraisemblable ratatouille mal cuite. Une salade de fruits de sagouin. Des explications fusaient déjà parmi les badauds, échangées à voix basse. Chacun y allait de sa petite compréhension de l'évènement. Comme on avait survécu, on se régalaient déjà de la suite.

– C'est l'épicerie du 18.

– C'est l'arabe qui a sauté ?

– Tu crois que c'est un attentat ?

Gabriel connaissait bien le gérant du petit magasin. Karim Bessaoudi tenait inlassablement la caisse de cette base incontournable du quartier, plaque tournante des achats dominicaux de plaquette de beurre, quartier général de la fourniture de shampooing les jours fériés ou de production maraîchère à la nuit tombée. Bien que revendiquant une troisième génération d'implantation sur le territoire national, il demeurait l'arabe du coin. N'en déplaise aux colleurs d'étiquette chafouins.

Il ne restait quasiment rien des étalages de l'épicerie minuscule. La bombe n'avait rien épargné.

Quelques sirènes se firent entendre et le ballet des hommes en rouge commença. Déferlement de force humide contre ce qui n'était finalement qu'un petit incendie. Gabriel regardait. Il redoutait le moment où le fait divers s'enfoncerait dans la gravité. Cet instant où les pompiers sortiraient un corps des décombres calcinés. Cela n'arriva pas.

Karim était là, assis sur le banc de l'autre côté du trottoir. Il regardait hébété la frénésie qui s'activait sur ce qui avait été sa boutique. Gabriel voulut s'approcher, mais l'uniforme d'un gardien de la paix s'interposa entre lui et l'épicier. La valse administrative était lancée. Rien ne pressait désormais.

Le Poulpe remonta la rue et poussa la porte du « Pied de Porc ». Vlad, le commis de cuisine, balayait les éclats de la vitrine, il maugréait quelques phrases inintelligibles où devaient se mêler quelques malédictions roumaines. On ne devrait jamais prendre à la légère les anathèmes d'un pays noyauté par les vampires et les sorcières.

– Ça y est alors ? C'est la troisième ? demanda Gérard en décrochant un verre à bière qu'il plaça sous la tireuse.

Il fit un signe de tête à Gabriel qui lui répondit sur le même mode infrasonique. Le liquide doré fut libéré et commença à rafraîchir le godet, chapeauté par le centimètre de mousse immaculée réglementaire.

– Pas besoin de stocker de l'huile et du sucre ou de te lancer dans la production de topinambour, commenta Gabriel. La mode serait plutôt au retour de l'OAS, si tu veux mon avis. C'est l'épicerie de Karim qui a sauté.

- Il était dedans ?

- Non, je l'ai vu sur le trottoir d'en face. Les flics étaient déjà sur place.

Il posa sur le comptoir la pomme qu'il avait ramassée dans la rue et se saisit du demi que Gérard lui tendait.

- Qu'est-ce que tu fous avec une pomme ? demanda celui-ci.

- Elle était dans la rue, au milieu des décombres. Je ne sais pas pourquoi, elle m'a semblé incongrue.

- Vla que tu t'intéresses aux fruits paumés, maintenant. Tu files un mauvais coton, Poulpe !

Un gamin à peine sorti de l'adolescence s'approcha du comptoir et attrapa la Pink Lady. Étudiant indéfini, depuis la trêve des confiseurs, il venait finir l'usure de ses jeans contre les chaises du Pied de Porc tout en massacrant ses rétines sur l'écran d'un ordinateur portable. Toujours la même place, dans le coin à côté de la porte, d'où il pouvait choper la connexion sans fil de l'agence de voyage d'en face.

- Heureusement que ce n'est pas une orange... Dans un film de Coppola, ça signifierait l'imminence d'une mort violente. Souvenez-vous dans le Parrain quand Marlon Brando échappe à sa tentative d'assassinat, c'est en achetant des oranges chez un épicier. En fait la trilogie est bourrée de références à ce fruit maléfique...

- Et on peut savoir pourquoi tu viens ramener ta science sur les primeurs cinématographiques quand je cause avec mon pote ? Déjà que ça passe ses journées avec deux expressos en me squattant une table avec son bazar informatique qui doit sûrement

émettre des ondes qui font rien qu'à emmerder le chien. Alors, t'es gentil, tu vas retourner te faire oublier ailleurs et laisser les grandes personnes discuter calmement.

L'étudiant baissa les yeux et reposa la pomme sur le zinc avant de regagner sa chaise en silence. Gérard attrapa le fruit à son tour et interrogea Gabriel.

– Tu vas te mettre à fouiner pour cette histoire ?

– Je ne fouine jamais. Je m'intéresse, nuance. Mais une explosion dans le XIe arrondissement ça risque d'attirer pas mal de monde dans le coin. Y a déjà les pompiers et les poulets. Bientôt les vautours médiatiques vont pulluler. Et puis, ça ne m'étonnerait pas qu'on se retrouve avec l'antiterrorisme et les RG sur le paletot. Peut-être même Vergeat. Je vais plutôt suivre les évènements de loin.

– Ce n'est pas rare les réunions de famille en fin d'année... À ce propos, comme Chéryl est en province... Maria te fait savoir que notre table t'est ouverte pour le réveillon. Alors, tu fais ce que tu veux, mais tu y vas mollo d'ici le 31. Pas question de te pointer en vrac pour les douze coups de minuit. Tu sais comment elle est, elle s'inquiète facilement.

* * *

Le calme était revenu dans la rue juste après le passage de la voirie. Le trottoir gardait les auréoles humides du décapage au jet. La façade noircie et éventrée témoignait encore, mais déjà on oubliait les étalages inclinés et les étiquettes de prix en ardoise. Contre toute attente, il n'y avait pas eu de déferlement

journalistique autour de la petite épicerie. Il faut dire que l'évènement prenait l'histoire à contrepied. Bien sûr le gérant arborait une mine moyen-orientale très en vogue, mais il se refusait à porter la barbe, ne fréquentait aucun lieu de culte et vendait de l'alcool. Il passait donc mal à l'écran. Karim Bessaoudi avait poliment raconté son histoire, en accusant le coup mais personne d'autre. Comme toujours, par ce frais vendredi, il était sorti de sa boutique pour apporter quelques beaux spécimens de fruits et de légumes à la fleuriste de la rue du Morvan. Elle les intégrait à ses compositions florales. Il était resté pour discuter peut-être un peu plus longtemps que d'habitude, mais les affaires étaient calmes ces derniers temps. Il pensait avoir fermé la porte du magasin en indiquant sur un carton qu'il revenait dans quelques minutes. Il ne se connaissait pas d'ennemi et, non, il ne ressentait aucune pression « communautaire ».

L'enquête avait été menée sans plus de zèle. Les dégâts n'étaient que matériels et d'une importance toute relative. Les assurances payeraient. La bombe était artisanale, de type nitrate-fuel avec une mise à feu par mèche lente ; sans doute un tampon périodique. Que du classique. On attendait une éventuelle revendication, on prenait note et puis, surtout, on se concentrait sur le championnat d'incendie de véhicules dont les épreuves éliminatoires allaient débiter en banlieue avant la grande finale de la nuit de la Saint Sylvestre.

Gabriel laissa traîner distraitement ses longs membres vers l'antenne locale de l'amicale fasciste du

XI^e arrondissement. Après tant de temps et de combats, ils étaient toujours là. Ils occupaient toujours une place sur l'échiquier, tandis que d'autres affreux leur volaient périodiquement la vedette dans l'ignoble. Ces spécialistes du rejet trouvaient toujours de nouvelles oreilles, de nouveaux interstices pour s'enraciner. La crise, la religion, le terrorisme n'étaient, finalement, qu'un engrais supplémentaire. L'année qui allait bientôt expirer lui laissait un goût amer de long vieillissement. Il se sentait moins vif, plus las, moins concerné par les remugles du monde. Il n'avait jamais eu l'intention de le changer, mais, parfois, quand le ciel s'assombrissait dans cet hiver qui ne voulait pas démarrer, quand l'humidité l'emportait encore une fois sur le froid, il sentait le poids des ans et l'inutilité de la tâche.

Le local avait vieilli lui aussi, même si on y avait repeint les vieilles idées en bleu marine. Gabriel songea à Pedro qui ne décolérait plus depuis que la fille du borgne avait osé reprendre les slogans du PCF des années 70 pour moissonner dans les terres ouvrières. Les murs étaient couverts d'affiches avec le sourire bovin de la blonde de Saint-Cloud. Ici, comme au premier étage de la tour Eiffel on pouvait repartir avec un petit souvenir de sa visite. Badges, pensées brochées, tasses et crayons, le parfait petit attirail du frontiste en goguette.

Le rat derrière le comptoir lui tournait le dos et était en pleine conversation téléphonique.

- Non, ça n'arrête pas depuis... Sous prétexte que la boutique de l'autre bougnoule a été vaporisée, tout le monde se tourne vers nous pour savoir si on y est

pour quelque chose... Oui, bien sûr... Je vais pas te dire que ça m'a tiré une larme... Mais franchement, je ne vois pas à quoi ça nous avancerait ! Je te jure... Tu nous vois plastiquer un cageot de légumes pour virer un seul arabe de Paris ? Pour tout te dire, ça nous met plutôt dans une sale posture. Pourquoi ? Simplement parce que...

Le type venait de se retourner et était tombé nez à nez avec Gabriel.

– Écoute... Je te rappelle... J'ai du monde.

Le Poulpe détendit son long bras et saisit le sympathisant frontiste par le collet. L'homme se mit à bafouiller tandis que Gabriel le forçait à se pencher sur le comptoir.

– Moi ça m'intéresse plutôt de la connaître ta petite théorie sur l'utilité de faire ou non sauter une épicerie la veille du Nouvel An...

– Mais c'est pas nous bordel ! On n'avait rien à gagner. Dans le contexte actuel, un arabe victime d'un attentat c'est pas vraiment ce qu'il nous faut. Sans compter sur le capital sympathie d'un commerçant qui ouvrait 7 jours sur 7.

– Ça, c'est la face visible. Qu'est-ce que tu caches, raclure ! menaça Gabriel, réduisant promptement le col du néfaste qui suffoquait en bavant.

– Lâchez-moi ! De toute façon, il allait se barrer ! Dans trois mois c'en était fini de sa boutique. Vous croyez sincèrement que par les temps qui courent, les petites épiceries comme la sienne arrivent à tenir le choc ? Il avait déjà signé le compromis de vente.

– D'où tu tiens ça toi ?

- L'agent immobilier est une militante. C'est elle qui a réalisé la vente. La boutique du bougnoule et l'ancien local de la boîte de photocopies à côté. Le nouveau proprio casse tout et dans trois mois c'est un grand opticien qui s'installe.

Gabriel lâcha la chemise même pas brune du bas du front dont les joues commençaient à prendre la couleur des affiches. Il se racla la gorge bruyamment et cracha de mépris sur le sol avant de sortir, sans autres explications, du petit local.

Le froid tentait une percée dans la grisaille. L'année vivait ses dernières heures. Il avait juste le temps pour ne pas arriver les mains vides chez Maria et Gérard.

* * *

La boutique «Les fleurs de Marguerite» embau-mait de parfums légers et aqueux. La surnommée Margot était une grosse femme rougeaude dont le teint noyait habilement la timidité. Pour l'heure, elle était assise derrière son plan de travail en pleine discussion avec un grand gaillard hirsute. Gabriel le connaissait bien celui-là. Il tenait la boutique de produits corses un peu plus bas dans la rue. Les deux compères échangeaient un café.

- Holà Poulpe ! brailla le géant. Tu viens chercher des fleurs. Tu as raison, y a pas meilleure adresse.

- Te voilà bien loin de ta propre boutique Matteo. Marre des odeurs de charcuterie ?

- Je prends ma pause chez Marguerite entre deux pinzuti qui viennent me bourrer le mou avec des

commandes de saucisson d'âne. Par contre, j'ai reçu les *figatelli*. C'est la saison. Passe, quand tu as le temps.

– Je n'y manquerai pas, promis. Pour l'instant, il me faut quelque chose de plus végétal.

– Ça, c'est mon rayon on dirait, commenta Marguerite en mettant de côté sa tasse vide. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– J'ai entendu parler en bien de vos compositions où vous mélangez les fleurs et les légumes. C'est une chance d'ailleurs que vous vous fournissiez auprès de ce pauvre Karim. S'il n'était pas venu chez vous, il aurait pu être blessé dans l'explosion de sa boutique. Un vrai coup du sort. Mais entre commerçants du même quartier, il faut bien s'entraider. Surtout dans cette période où les affaires vont mal.

Gabriel fit une pause, laissant ses mots imprégner l'atmosphère. Marguerite affichait une mine craintive, mais elle fut vite rassurée par le sourire de Matteo. On était entre personnes de bonne compagnie.

– C'est vrai qu'un malheur est si vite arrivé, reprit Gabriel. Et puis le temps passe, on se rouille, on est moins précis. Par exemple, je suis prêt à parier que la bombe de ce matin était mal dosée. Bien trop puissante pour un si petit magasin. Pour une gendarmerie à Ajaccio, je ne dis pas, mais là... Heureusement qu'elle n'a pas fait péter tout le pâté de maisons. Là, le pauvre Karim n'aurait plus eu que ses yeux pour pleurer... Mais Matteo, tu le sais comme moi, ce n'est pas une science exacte ce satané mélange fuel et nitrate d'ammonium. On dit d'ailleurs que le nitrate est un excellent engrais agricole, n'est-ce pas Marguerite ?

Mais tout est bien qui finit bien, comme on dit. Les murs sont encore debout, la vente du local ne sera pas remise en cause et l'assurance payera la perte d'exploitation de ce pauvre Karim. Plutôt que de continuer à tirer le diable par la queue, c'est plutôt une sortie la tête haute, non ?

– Tu l'as dit, mon ami. Les explosions c'est comme la vérité, ce n'est pas une science exacte, répondit Matteo en se levant.

Quand il eut déplié son corps, il éclata de rire et se dirigea vers la porte. Un vent froid l'accompagna quand il sortit. Il adressa un clin d'œil à la patronne et leva la main pour saluer Gabriel.

– N'oublie pas, tu as promis de passer, Poulpe.

Gabriel se retourna vers Marguerite qui lui sourit timidement.

– La grande plante dans le pot, là, c'est quoi ?

– Ça... C'est une pousse de bananier.

– Je le prends. Pour un réveillon, c'est de circonstance.